

KATHARINA FUCHS

LE MAGASIN
DES SOUVENIRS

THERESE & GISELA



J'AI
LU

Le magasin des souvenirs

Therese et Gisela

DE LA MÊME AUTEURE

Le magasin des souvenirs – Charlotte et Anna
(initialement paru sous le titre *L'Ambition du bonheur*),
Jean-Claude Lattès, 2022 ; J'ai lu, 2023.

KATHARINA FUCHS

Le magasin des souvenirs

Therese et Gisela

ROMAN

Traduit de l'allemand
par Céline Maurice



TITRE ORIGINAL

Neuleben

ÉDITEUR ORIGINAL

Droemer Verlag, 2020

Tous droits réservés.

Cette édition a été publiée avec l'accord de Michael Gaeb literary Agency, Berlin, et son agent attitré Books And More, Paris, France.

© Katharina Fuchs, 2020

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Éditions Jean-Claude Lattès, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Therese

Therese était en retard. Son épais recueil de lois Schönfelder rouge sous le bras, elle tentait de prendre deux marches à la fois, désespérant d'atteindre l'amphithéâtre avant le début du cours, mais sa jupe grise au mollet la ralentissait. Juste avant qu'elle atteigne le palier supérieur, la lourde porte se referma avec un bruit mat dont l'écho résonna dans l'escalier désert de l'université libre de Berlin. Quelques secondes plus tard, elle posa la main sur le bouton rond en laiton poli. Elle hésita en sentant le métal froid dans sa paume et tourna les yeux vers les hautes fenêtres. Le ciel bleu tendre était parsemé de petits nuages blancs. Les branches nues d'un hêtre remuaient dans le vent de mars qui chassait les toutes dernières feuilles mortes. Pourquoi le métro n'était-il pas passé à la station Kurfürstendamm ? Elle l'avait attendu plus de vingt minutes avant de ressortir à la hâte pour attraper le bus, qui avait mis une éternité à atteindre Dahlem. Le semestre venait à peine de commencer et c'était déjà la seconde fois qu'elle arrivait en retard. Elle prit une profonde inspiration, tira la lourde porte et entra. Le professeur Wulff, grand et mince, cheveux poivre et sel séparés par une raie sur le côté, était debout à son pupitre. Feuilletant le Schönfelder, il ne sembla pas la remarquer. Les

gradins qui descendaient en pente raide vers l'estrade lui assuraient une vue dégagée sur tous les rangs. Là, à trois mètres d'elle, sur le côté, une place était libre près d'un camarade qu'elle connaissait vaguement. Son pull-over bleu roi le distinguait de la masse grise des autres vêtements masculins, et il lui adressa même un signe de tête. Elle le rejoignit le plus discrètement possible ; il posa sa veste sur ses genoux, abaissa pour elle le siège de bois lisse, et Therese s'y glissa sans enlever son manteau. Gagné ! pensa-t-elle. Avec un soupir de soulagement, elle chuchota :

— Merci !

— Encore raté le métro ? murmura-t-il en la regardant.

Il avait les traits bien dessinés, et ses yeux marron très écartés l'observaient sans l'expression troublée qu'elle voyait chez tant d'autres.

Elle répondit à voix basse :

— Pire, il n'est pas passé du tout.

Et alors qu'elle se demandait encore pourquoi il se montrait si aimable et détendu avec elle, la porte se referma avec un claquement beaucoup plus sonore et métallique qu'un moment plus tôt, quand le dernier étudiant la lui avait quasi fermée au nez. Wulff leva la tête et laissa ses yeux errer au-dessus des têtes de ses élèves. Therese s'enfonça encore plus dans son siège et tenta de se faire toute petite. Mon bonnet ! pensa-t-elle soudain, fébrile. Elle avait oublié d'ôter son béret basque vert foncé.

— Mademoiselle Trotha ! lança la voix sévère du professeur.

Elle tressaillit.

— Vous êtes en retard !

Therese enleva son bonnet et lissa ses cheveux bruns attachés très serrés. Elle aurait voulu s'évaporer.

— Je suis désolée, dit-elle doucement.

— On dit : je suis désolée, monsieur le professeur !

— Je suis désolée, monsieur le professeur.

— Très bien !

Wulff remit le nez dans son livre, l'air à moitié satisfait. Therese souffla.

— Tu as survécu ! chuchota son voisin.

Elle hocha imperceptiblement la tête. Soudain, Wulff croisa les bras et posa deux doigts sur sa joue. Il dévisagea Therese puis, au bout de quelques secondes :

— Soyez assurée qu'il y a ici des étudiants désireux d'apprendre, mademoiselle Trotha. En faites-vous partie ?

— Oui, monsieur le professeur, répondit-elle en cachant ses mains sous son siège.

— Je m'inquiète un peu... Il ne faudrait pas que, dès le début du dernier semestre, vous manquiez des éléments décisifs pour l'examen ! Venez donc par ici, ajouta-t-il avec un geste du bras qui se voulait engageant. Il reste une place à l'avant, à côté de Mlle von Prignitz. Nous aimons tous avoir nos deux seules jeunes femmes bien en vue, n'est-ce pas, messieurs ?

Un murmure d'approbation parcourut la salle. Une fois de plus, les autres étudiants se tournèrent vers elle, un mélange d'agacement et de voyeurisme dans le regard. Therese sentit le rouge lui monter aux joues. Comme toujours, elle n'eut d'autre choix que d'obéir à son professeur. Elle se leva lentement, percevant du coin de l'œil l'expression de regret de son voisin. Cramoisie, elle descendit les marches raides.

— Je me trompe ou elle est encore plus moche que le semestre dernier ? souffla un jeune homme, quelques rangées au-dessus d'elle, assez fort pour que la plupart l'entendent.

Rires étouffés.

Therese, sans oser regarder dans la direction d'où était venue l'insulte, s'assit, tête basse, sur le siège libre du premier rang. Elle aurait voulu se coller les mains sur les oreilles et quitter la salle en courant.

— Bien. À présent que la dernière étudiante a trouvé le chemin menant à notre amphithéâtre et à sa place, nous pouvons enfin commencer. Ces interruptions sont hélas autant de temps perdu pour votre cours, messieurs.

Wulff marqua une pause théâtrale, laissant résonner les grognements de protestation avant d'ajouter, les yeux fixés sur le premier rang :

— ... et mesdemoiselles.

Therese osait à peine le regarder. Peut-être allait-il l'interroger la première. Le professeur Wulff n'avait jamais fait mystère du mépris que lui inspiraient les femmes étudiant le droit. À chaque cours, il essayait de mettre à mal et de ridiculiser ses deux seules élèves féminines. Ce jour-là, son choix se porta sur la camarade de Therese.

— Mademoiselle von Prignitz, lança-t-il en tendant la main. Imaginez-vous à l'épreuve orale du premier examen d'État... en théorie, bien sûr, parce qu'il vous faudrait pour cela d'abord réussir l'épreuve écrite... ce qui pourrait se produire dans les six prochains mois.

La jeune fille se mit aussitôt à remuer nerveusement un pied chaussé d'un grossier soulier de ville. Therese fut vaguement soulagée de se retrouver hors de danger pour le moment.

Wulff reprit :

— Que pouvez-vous nous dire de la construction et des conditions requises de la *culpa in contrahendo*, qui représente un des problèmes secondaires du cas que je vous ai soumis lors de notre dernier cours ?

Therese se doutait que Marie von Prignitz ne donnerait probablement pas de réponse satisfaisante à cette question. Elle aimait beaucoup Marie, avec qui elle s'était vite liée d'amitié. Non seulement elles étaient les deux seules femmes de leur semestre, mais elles avaient aussi une histoire similaire. Elles avaient toutes deux grandi dans de vastes propriétés terriennes dont l'Armée rouge avait pris possession à la fin de la guerre. Therese venait de Feltn, non loin de Chemnitz. Sa famille avait été expropriée peu après le conflit mondial. Le domaine des von Prignitz se trouvait dans la circonscription d'Allenstein, en ancienne Prusse-Orientale. Le récit que Marie lui avait fait de sa fuite par la mer Baltique dépassait de beaucoup les souffrances endurées par Therese durant les dernières années de la guerre, alors qu'elle avait elle-même vécu des horreurs. L'immense propriété agricole de la famille von Prignitz avait depuis longtemps été annexée par le gouvernement soviétique.

Marie se leva lentement, nerveuse, en tripotant un crayon. Therese lui jeta un coup d'œil en coin. Son tailleur informe pendait le long de son corps, aussi peu flatteur que le sien. Aucune d'elles n'avait de goût pour la mode ni les moyens de s'acheter des habits neufs. Elles n'étaient pas du genre à se jeter sur les nouveautés des boutiques flambant neuves du Kurfürstendamm. C'était là un autre de leurs points communs. Une chose toutefois différenciait clairement Marie de Therese : elle avait un joli visage aux traits réguliers.

La jeune femme commença d'une voix faible :

— L'institution de la *culpa in contrahendo*, aussi appelée *cic*...

— Voyez-vous ça ! la *coupa* Wulff d'un ton ronflant. Vous connaissez même l'abréviation, nom d'une pipe !

Salves de rires dans les rangées du fond.

— La question est de savoir si cela nous fait avancer ! Notons qu'il s'agit ici d'une répétition pure et simple !

— En fait, ce que je voulais dire, c'est que l'institution de la faute dans la conclusion d'un contrat...

— Ah ah, et vous connaissez aussi l'expression en langage courant !

Presque toute la salle riait, à présent. Marie repoussa une mèche blonde ondulée derrière son oreille et poursuivit :

— ... est issue de principes juridiques généraux par le biais de la jurisprudence. La première condition est l'ouverture de négociations contractuelles...

Elle s'interrompit et regarda Wulff, dans l'expectative.

— Quoi donc ? Continuez ! aboya-t-il.

— ... et la seconde est une violation d'obligation précontractuelle.

— Magnifique ! s'exclama Wulff en applaudissant. Vous venez de nous prouver que vous disposez en théorie d'un peu plus de connaissances qu'une assistante juridique moyenne, et ce, un semestre avant le premier examen d'État.

Nouvelle hilarité dans l'amphithéâtre.

— Une profession d'ailleurs idéale pour une femme. Là aussi, on a de bonnes chances de trouver un gentil mari avec un salaire correct.

Une fois de plus, le public réagit avec l'enthousiasme espéré. Therese lança un coup d'œil écoeuré à Wulff. Comme il se complaisait dans le succès de ses sarcasmes !

— Mais n'y pensons plus. Puisque vous êtes là, veuillez subsumer, mademoiselle von Prignitz.

Marie était blanche comme un linge. Therese n'avait aucun mal à se mettre à sa place, elle percevait

son humiliation comme si cela avait été la sienne. Son amie reprit d'une voix à peine audible :

— Eh bien, le fait que A ait réservé une table pour la fête de confirmation de sa fille...

— Plus fort ! cria le professeur. Personne n'entend rien si vous parlez de cette petite voix faiblarde. Si vous vous retrouvez un jour dans un prétoire... (Il mit une main en coupe près de sa bouche et se tourna vers les autres étudiants, comme pour leur faire une confidence à l'insu de Marie et Therese.) ... même si nous préférons ne pas l'espérer, pour le bien de l'administration juridique... (Il ôta sa main de sa bouche pour la glisser dans sa poche.) ... votre voix devra porter nettement plus loin qu'un rayon de trente centimètres. (Nouveaux rires. Wulff leva la main pour ramener le calme.) Veuillez poursuivre, mademoiselle von Prignitz !

Marie inspira profondément et reprit, d'une voix beaucoup plus forte mais tremblante.

— En réservant une table pour la fête de confirmation de sa fille au restaurant *Dernière Instance*, A se trouve avoir...

— Excellent, mademoiselle von Prignitz, la coupa le professeur, vous avez réussi à vous souvenir aussi du nom du restaurant !

Le commentaire ironique de Wulff déclencha de nouveaux ricanements. Marie, complètement déboussolée, lança un coup d'œil de détresse à Therese. Celle-ci, faisant mine de prendre des notes, inscrivit la réponse en lettres majuscules sur une feuille qu'elle tourna vers Marie, qui la déchiffra à la hâte.

— La réservation d'une table de restaurant constitue un acte préparatoire à la conclusion ultérieure d'un contrat de restauration et fait donc office d'initiation de celui-ci.

Son coup d'œil à la note de Therese n'avait évidemment pas échappé à Wulff, qui haussa les sourcils.

— Très bien, mesdemoiselles. Je vais devoir veiller à ce que vous soyez assises très loin l'une de l'autre le jour de l'examen. Et maintenant, assez perdu de temps ! (Il désigna un jeune homme du troisième rang.) Monsieur Mahler, veuillez donc nous faire part de votre conclusion.

Therese se tourna vers Albrecht Mahler. C'était un étudiant pâle et discret, en veston gris, qui se distinguait depuis le début par ses réponses intelligentes et réfléchies. Tandis qu'il présentait flegmatiquement la solution du cas, Marie se laissa retomber sur son siège, la mine figée. Therese froissa lentement sa feuille en se mordant les lèvres. Elle savait ce qu'éprouvait son amie et avait conscience de lui avoir rendu un fort mauvais service en griffonnant la réponse pour elle. Elles s'étaient toutes les deux couvertes de honte, et Wulff les aurait d'autant plus à l'œil pendant les examens.

— Mesdemoiselles et messieurs, je ne puis que vous recommander chaudement de participer régulièrement aux examens blancs. Pour la plupart d'entre vous, l'épreuve réelle ne tardera plus.

Wulff jeta un nouveau regard éloquent à Marie et Therese.

— Et vous avez encore la possibilité de vous épargner ce tourment.

Le cours terminé, elles remballèrent en silence cahiers et crayons, enfilèrent leurs manteaux miteux et se dirigèrent côte à côte vers la sortie.

— Je suis désolée, je ne voulais pas t'embarrasser, commença Therese.

Marie regardait droit devant elle ; sans ralentir, elle haussa simplement les épaules.

— Peu importe. De toute façon, depuis le début, c'est moi l'idiote de service.

— N'importe quoi ! protesta Therese en lui donnant un coup de coude.

— Si seulement j'avais écouté ma mère et étais devenue puéricultrice au lieu de me lancer dans ces études de droit ! Peut-être que je finirai par le faire quand même, ajouta Marie.

Therese s'arrêta. Une poignée d'étudiants les bousculèrent légèrement en remontant les marches de l'amphithéâtre. Deux d'entre eux avaient une cicatrice très visible sur une joue ; ils étaient sans doute membres d'une confrérie pratiquant la *Mensur*, le duel au sabre. Même si ces groupements étaient officiellement interdits, tout le monde savait qu'ils avaient réapparu depuis longtemps. Pour les étudiants masculins, ils présentaient un avantage inestimable en ces temps de crise du logement : les confréries mettaient à disposition de leurs membres des chambres dans des foyers. L'un d'eux, un blond aux cheveux gominés, murmura à Therese et Marie :

— Alors, mesdemoiselles ? Wulff vous avait une fois de plus dans le collimateur, aujourd'hui. C'est pas une sinécure, avec lui, non ?

— Occupez-vous de vos affaires, monsieur Hammer, siffla Therese en voyant Marie blêmir encore.

Il l'ignora et poursuivit, nonchalamment appuyé au dossier d'un siège :

— Quand sortirez-vous enfin avec moi, mademoiselle von Prignitz ?

Marie prit une profonde inspiration mais ne trouva rien d'autre à répliquer que :

— Vous pouvez toujours courir !

— Pourquoi vous infligez-vous tous ces tourments ? Épousez-moi, et votre quête d'un assesseur sera enfin finie !

— Espèce d'idiot ! contra Marie.

— Pourquoi faut-il absolument que vous étudiiez le droit ? fit un autre. Au bout du compte, vous deviendrez femmes au foyer de toute façon.

Il tira une pipe de sa poche et se la planta au coin des lèvres, très décontracté. Le troisième l'attrapa par le bras.

— Dépêche-toi, il faut qu'on y aille !

La plupart avaient déjà quitté l'amphithéâtre pour arriver à l'heure au cours suivant ; il se tenait à quelques rues de là, dans une des anciennes villas de Dahlem qui appartenaient au campus. La pause était brève. Les deux jeunes femmes virent leurs camarades filer. Marie s'apprêtait à les suivre quand Therese la retint et la fit doucement pivoter vers elle.

— Ne prends pas ça trop à cœur !

— Tu ne vois rien ou tu ne veux rien voir ? Ils pensent tous la même chose ! J'en ai vraiment ras-le-bol. Je laisse tomber !

— Tu arrêtes tes études ? Au sixième semestre ? Tu n'es pas sérieuse !

Elle observa le visage clair et lisse de sa camarade, presque parfait à l'exception de son nez légèrement en trompette. Une pensée traversa l'esprit de Therese : si Marie arrête, je vais devoir supporter ça toute seule !

— Marie, c'est bientôt fini ! Tu as déjà tenu le coup pendant si longtemps, tu as réussi tous les examens. Si tu arrêtes maintenant, tu te seras donné tout ce mal pour rien.

— D'abord, je les ai seulement réussis grâce à ton aide, ensuite, Wulff est loin d'être le seul à penser

que je n'ai rien à faire ici, et enfin, j'échouerais de toute façon à l'examen d'État.

— Mais non ! Évidemment que tu y arriveras !

Marie se détourna et reprit son chemin à pas lents.

— Wulff a raison. Plus j'y pense, plus je me rends compte que je n'ai pas ma place ici. Le cours de droit constitutionnel, en tout cas, je m'en passe.

Therese chercha en vain une réponse adéquate. Plus elle réfléchissait, plus elle devait s'avouer que Marie n'était guère faite pour une carrière de juriste. Elle-même était convaincue qu'elle ne voudrait jamais exercer d'autre métier que juge, mais elle avait senti dès le début que son amie n'avait pas choisi cette voie par conviction profonde. Et pour être honnête, Therese aurait dû reconnaître que c'était en grande partie par égoïsme qu'elle lui débitait ces compliments : Marie était très éloquente et largement à la hauteur, même si elle n'était peut-être pas la meilleure en matière de logique. On disait toujours qu'il n'était pas indispensable de maîtriser ces deux qualités à la perfection pour être un bon juriste. Et puis, elle était très intelligente. Therese se mordit les lèvres. Son amie avait certes de l'esprit, du répondant, et était tout sauf idiote, mais était-elle vraiment brillante ? Le premier examen d'État et, plus tard, le stage juridique ne seraient-ils pas surtout une torture pour elle ?

Bien sûr que si ! lui souffla une voix intérieure. Ce n'était pourtant pas le moment de l'écouter.

— Et n'as-tu donc aucune fierté, Marie ? termina-t-elle.

Elles venaient de traverser les dalles carrées du parvis et d'atteindre la rue. Therese jeta un coup d'œil à sa petite montre-bracelet. Elle aurait dû se trouver au cours suivant depuis longtemps.

— N'essaie pas de prendre le métro, il n'y en a pas aujourd'hui, dit-elle.

Marie hocha la tête.

— Je sais ! Un déminage.

Elles attendirent le bus un moment un silence. Un vent d'est glacial remonta l'avenue, leur mettant les larmes aux yeux et faisant voler leurs jupes de laine. Elles se tournèrent vers le côté d'où viendrait le bus. Quelques villas anciennes du quartier de Dahlem avaient survécu à la guerre comme par miracle, mais le terrain en face du bâtiment principal, l'ancien institut de la société Kaiser-Wilhelm, était en friche ; aucun mur, aucune bâtisse n'arrêtait le vent. Malgré le froid et le panneau « Entrée interdite », des enfants y jouaient. La guerre était finie depuis huit ans et, grâce à l'aide du plan Marshall, les travaux de reconstruction avaient commencé dès la fin des années 1940. Les Berlinoises avaient déblayé soixante-quinze millions de mètres cubes de gravats pour en faire du matériel de construction, et entassé des montagnes de décombres. Pourtant des ruines s'élevaient encore, percées de fenêtres vides par où sifflait le vent. De nombreux enfants nés en ville n'avaient jamais vu de rue intacte. Les terrains couverts d'éboulis, témoins de l'abominable catastrophe des années passées, leur servaient d'aires de jeu avec leurs mauvaises herbes, leurs sentiers et leurs buissons sauvages. Sur le trottoir, quelqu'un avait planté de jeunes arbres dans les parterres où, jadis, des hêtres majestueux étendaient leurs branches, offrant de l'ombre pendant les étés caniculaires et coupant le vent durant les hivers glaciaux. À la fin de la guerre, on avait faim et le bois de chauffage manquait. La ville en porterait encore longtemps les marques : le parc de Tiergarten avait disparu dans les fourneaux, tout comme une grande partie de

la forêt de Grunewald, et les arbres centenaires de certaines rues avaient fini dans les poêles à charbon des Berlinois désespérés. Les troncs minces de leurs successeurs, bien moins solides que les tuteurs auxquels ils étaient attachés, paraissaient fragiles et vulnérables. Les bourrasques ébouriffaient impitoyablement leurs branches délicates sur le point de bourgeonner. Quand le soleil du printemps chasserait-il enfin l'hiver gris et froid de 1953 ?

Therese tendit une main pour redresser le revers du manteau de Marie, puis elle souffla sur ses doigts. Toutes deux trimballaient en permanence leur énorme recueil de lois, surnommé « la brique » par les étudiants à cause de sa reliure rouge, et ne pouvaient donc pas enfouir les mains dans leurs poches pour les réchauffer.

— Des gants et une écharpe, ce serait pas mal, mais j'ai encore oublié les miens à la maison.

— Moi, j'ai perdu mes gants dans le métro la semaine dernière, ajouta Therese. Allez, Marie. Au moins, dans l'amphithéâtre, il fait chaud ! Plus qu'un cours, et demain on fête la fermeture du réfectoire provisoire, cette vieille bicoque... Pas question de rater ça !

Même si elle imaginait déjà les réactions de leurs camarades quand elles arriveraient toutes deux en retard au cours de droit constitutionnel, elle ajouta :

— Et puis le professeur Sternberg est plus aimable que les autres.

Marie regarda Therese droit dans les yeux, comme pour y déceler ses arrière-pensées. Therese s'efforça d'afficher une mine innocente afin de chasser les doutes de son amie. Elles s'étaient souvent retrouvées dans cette situation. Elle ne pouvait pas lui offrir de sourire d'encouragement ; son visage était bien

trop difforme. La seule chose qui pouvait aider était l'honnêteté.

— Tu penses vraiment que je devrais continuer, Therese ? demanda Marie en hésitant. Ou tu dis seulement ça pour ne pas te retrouver la seule fille de notre promotion ?

Therese mit dans ses yeux bruns toute l'amertume que déclenchait en elle l'idée d'un cursus et d'un examen sans son amie.

— Oui, tu as raison, Marie. Je ne veux pas être seule. Mais c'est aussi pour toi. Tu ne peux pas abandonner ! Reviens-moi ! souffla-t-elle.

Au loin, le bus à étage approchait.

— Le voilà, dit Therese, déçue.

Elle n'avait plus le temps de convaincre Marie. En voyant le numéro affiché au-dessus du pare-brise, elle reprit espoir.

— C'est le 16 ! Il passe par le Ku'damm, il ne va pas dans ta direction. Tu ne vas quand même pas continuer à attendre le 11 dans le froid ? Qui sait quand il viendra. Tu seras gelée, d'ici là.

Marie secoua la tête.

— Non, ça dure trop longtemps. Je ferai un détour, c'est tout.

Juste avant de mettre le pied sur le premier échelon de métal, Marie se retourna vers Therese.

— Enfin, mademoiselle, vous bloquez le passage ! s'exclama un étudiant plus âgé, agacé.

Marie s'écarta pour le laisser passer.

— À bientôt, Therese !

Celle-ci déglutit puis répondit d'une voix ferme :

— À demain, Marie ! Promets-le-moi.

Comme celle-ci ne réagissait pas, elle ajouta :

— Ne me laisse pas seule avec ces chacals !

Marie écarquilla les yeux puis, après une brève hésitation :

— Bon, d'accord. C'est pas juste, mais je reste !

Therese sourit, consciente que son visage prenait une expression grotesque. Elle vit dans les yeux de Marie le bref reflet de pitié habituel, comme chaque fois qu'elle ne maîtrisait pas sa mimique.

— Je le fais seulement pour toi !

Les portières du bus se refermèrent dans un sifflement assourdissant et il redémarra en une saccade. En effet, ce n'est sans doute pas juste, se dit Therese en le regardant s'éloigner. Le jaune pâle de sa carrosserie se fondit dans le ciel laiteux quand il prit la direction de l'ouest. Elle se retourna et consulta de nouveau sa montre. 11 h 30 !

— Il faut vraiment qu'on se dépêche !

La petite villa de la Boltzmannstraße était à cinq minutes de marche. Elles remontèrent un peu leurs jupes et se mirent à courir.

Le professeur Sternberg s'interrompit quand elles entrèrent dans l'amphithéâtre improvisé, l'ancienne salle de séjour d'une villa Art nouveau, puis il désigna de la tête les chaises libres, dans une des rangées du fond, et poursuivit sa phrase sans plus se soucier d'elles. Therese sentit aussitôt une chaleur bienfaisante se répandre en elle. Un poêle à bois ronflait dans un coin de la pièce lambrissée, et les nombreux étudiants contribuaient eux aussi à réchauffer l'air. Elle dut même ôter son manteau. Quand son voisin tendit la main pour l'aider, elle le regarda avec surprise. Alors seulement, elle remarqua le bleu roi éclatant du pull-over ; c'était le même jeune homme que ce matin. Elle connaissait son nom depuis longtemps, sa promotion ne comptant que quatre-vingts étudiants. Mais jamais encore il ne lui avait prêté la moindre attention.

— Encore le métro ? demanda-t-il avec un sourire gentil.

Therese baissa la tête et déplia la minuscule tablette intégrée à l'accoudoir de son siège. Elle n'était pas habituée à ce qu'un camarade fasse preuve d'amabilité à son égard. Comment réagir ? Elle posa son bloc-notes, sortit son stylo et fit mine de boire les paroles de l'enseignant. Surtout, ne pas sourire, se tança-t-elle. Sinon il ne me regardera plus jamais.

Gisela

— Engelmann embauche des couturières.

Anna Liedke posa le journal ouvert à la page des petites annonces devant sa fille, sur la table de la cuisine. En voyant Gisela lever les yeux au ciel, elle ajouta :

— Je sais ce que tu vas me dire. Mais c'est une maison de couture bien établie, qui reste une bonne adresse !

Tandis que Gisela lisait l'annonce entourée au crayon bleu, Anna coupa une tranche de pain, la beurra et y disposa quatre rondelles de salami. Sa fille releva la tête.

— Quatre rondelles ? Tu cherches à me soudoyer ?

Anna haussa les épaules sans répondre puis coupa la tartine en quatre et poussa l'assiette vers Gisela, sur la nappe en toile cirée à rayures vertes.

— Engelmann ! Ça a toujours été synonyme de ringardise, reprit Gisela. « Nous recherchons deux couturières et une apprentie pour notre section confection pour dames, à compter du 1^{er} avril. »

Anna se tourna vers la cuisinière et tisonna les braises, puis elle déplaça les anneaux du fourneau et y posa la bouilloire.

— Tu veux que j'aille chercher du charbon ? demanda Gisela.

Le seau en fer-blanc était presque vide.

— Plus tard, peut-être. Pour le moment, j'ai encore assez de briquettes.

— Il serait vraiment temps qu'on ait un fourneau électrique, maman. Même Mme Kalinke en a un. Ça facilite tellement le quotidien !

— Je sais que pour le moment, tu as d'autres choses en tête, dit Anna sans réagir à sa remarque. Ton mariage, ta robe, le logement de la famille de Felix... Mais il faut bien que vous ayez de quoi vivre !

Elle s'essuya les mains sur son tablier et repoussa une mèche grise derrière son oreille.

— Il y a un numéro de téléphone. Tu devrais appeler tout de suite !

Gisela prit un morceau de tartine et y mordit à belles dents. Elle savait qu'elle devait d'urgence trouver un nouveau poste : son employeuse lui avait annoncé qu'elle partait à Hambourg, chez sa sœur. Elle allait fermer l'atelier de couture et Gisela se retrouverait sans emploi. Felix, son fiancé, était encore étudiant, et même s'il passerait bientôt son examen, il ne pouvait pas subvenir aux besoins de la famille pour le moment. Comment trouveraient-ils un logement sans revenu ? Pourtant, fallait-il vraiment que ce soit Engelmann ? En son for intérieur, Gisela échafaudait déjà des plans. Elle rêvait d'une place dans une des maisons de couture chics qui ouvraient à Berlin les unes après les autres. Elle avait tant d'idées nouvelles en tête, envie de créer des modèles élégants, voire extravagants ! Une mode audacieuse, pas des robes quelconques et vieillottes. On trouvait enfin de nouveaux tissus, et quels tissus !

— Ce n'est pas ce dont tu rêves, je le sais bien. Tu préférerais une maison telle que Horn ou un couturier du genre de Heinz Oestergaard, reprit Anna

comme si elle lisait dans les pensées de sa fille. Et crois-moi, je te comprends parfaitement.

Elle s'assit à côté de Gisela sur le banc de la cuisine et posa la main sur la sienne.

— Moi aussi, à l'époque, c'était ce que je voulais. Dans les années 1920, je mourais d'envie de participer à la création de vêtements modernes. J'étais si impatiente de coudre ces robes magnifiques en mousseline fluide, à taille basse et franges, ou en tissu très fin tissé d'or, et les bandeaux pour le front auxquels on fixait des plumes d'autruche... C'était une époque incroyable.

La bouilloire se mit à siffler et Anna se leva.

— Mais on ne trouve pas tous les jours d'offres d'emploi d'entreprises aussi bien établies, et encore moins chez les stars de la mode dont tu rêves. Vous n'avez qu'un revenu, Gisela, Felix ne gagne pas encore sa vie. (Elle prit la bouilloire et se retourna.) Ne me comprends pas mal, je ne lui fais aucun reproche, il est encore étudiant.

Gisela observa sa mère. Elle avait presque cinquante-quatre ans ; depuis quelques années, elle paraissait de plus en plus fragile – ses cheveux argentés, son visage si mince... Rien ne révélait la volonté et la force immenses grâce auxquelles elle leur avait fait traverser ces terribles années. Pourtant, les apparences étaient trompeuses. Anna pouvait encore se montrer remarquablement tenace.

— Ce ne serait que temporaire, Gisela. Ton deuxième poste à une bonne adresse, qui te permettra ensuite de poser ta candidature chez les plus grands.

La jeune fille hocha la tête, les lèvres serrées. Elle savait que sa mère avait raison, mais rien ne l'attirait dans cette maison de confection désuète.

— Et si tu recommençais, toi ? dit-elle à voix très basse.

Anna la regarda sans répondre.

— Maman... Liedke Couture..., poursuivit Gisela en élevant un peu le ton. Nous pourrions faire revivre la maison, avec tante Ida, tante Emma et tante Dora, comme avant... Tu créais des modèles géniaux avec tante Ida et tes sœurs, vous aviez tellement de succès, pense au chemisier doré !

— Tais-toi ! la coupa brusquement Anna.

Gisela vit que sa mère était bouleversée.

— Je ne veux plus en entendre parler.

En voyant sa fille tressaillir, elle ajouta d'une voix plus douce :

— Ida habite à Munich dans la famille de son mari, Dora est à Brême. Emma ne coud plus depuis longtemps. C'est terminé pour de bon.

Elle se détourna abruptement et porta les doigts à la base de son nez. Gisela savait que c'était vain. Jusqu'à présent, ses timides tentatives pour convaincre sa mère de se relancer dans la confection avaient échoué.

Elle relut l'offre d'emploi. Juste en dessous se trouvaient les avis de recherche et les annonces de la Croix-Rouge. De nombreuses personnes étaient encore en quête de membres de leur famille dont les tumultes de la guerre les avaient séparées. Elle replia soigneusement le journal et lissa la première page, désireuse de détendre l'atmosphère. C'est alors qu'elle vit le gros titre en une.

— Oh, tu as vu ça, maman ? Staline est mort !

Anna hocha la tête ; elle remuait les lèvres en comptant les cuillerées de vrai café qu'elle mettait dans le filtre en porcelaine. Cela n'empêcha pas Gisela de lire à voix haute l'article du *Berliner Morgenpost* :

— « Hier matin, l'agence de presse nationale TASS a publié un communiqué du gouvernement sur la maladie du chef du Kremlin : le comité central du

PCUS et le Conseil des ministres de l'URSS annoncent le malheur qui touche notre parti et notre peuple, la maladie grave du camarade Staline. » (Elle leva les yeux et répéta « camarade ».) Ce jargon des communistes, vraiment ! « Staline a subi dans la nuit du 1^{er} au 2 mars une hémorragie cérébrale dans son appartement de Moscou. Les meilleurs médecins ont été appelés au chevet du camarade Staline mais sont restés impuissants. Au matin du 5 mars, notre chef de gouvernement Joseph Staline s'est endormi paisiblement. Le peuple russe tout entier est en deuil. »

— Encore un criminel qui va rôtir en enfer avec... tu sais qui, commenta Anna.

Elle versa l'eau bouillante dans le filtre et l'arôme du café fraîchement passé se répandit aussitôt dans la cuisine.

— Hum, fit Gisela.

Elle regarda sa mère droit dans ses yeux gris-bleu. Sans avoir besoin de se le dire, les deux femmes considéraient toujours cette odeur comme le summum du luxe dont elles avaient été longtemps privées. Gisela observa de nouveau la une du journal en se demandant si la nouvelle de la mort de Staline la touchait d'une quelconque façon, mais rien ne la liait à lui. Sur la photo, les traits de son visage se mêlèrent à ceux, très flous, d'un unique soldat soviétique. Ça s'était passé un jour d'avril 1945, dans la cave, exactement quatre étages sous leurs pieds. Pire encore pour elle : sa sœur, Anita, s'était suicidée quelque temps après. Sa mère et elle n'en avaient jamais parlé ; pourtant, en cet instant, elle vit clairement dans les yeux d'Anna la souffrance, ancienne mais intense.

Je sais. À moi aussi, elle me manque infiniment.

Les mots se formèrent dans sa gorge sans parvenir à franchir ses lèvres. Ça suffit ! se dit-elle. La mort d'Anita remontait à huit ans. Elle ne voulait plus

penser à cette horrible époque. Gisela retourna brusquement le journal et le frappa du plat de la main.

— Maman, conclut-elle, Engelmann, ce n'est pas pour moi, voilà tout.

Gisela descendit deux stations trop tôt et dut faire un bon bout de chemin à pied. En cette fin d'après-midi, le vent frais annonçait un changement de temps et amenait des nuages gris de l'est. Pourvu qu'il ne se mette pas à pleuvoir, pensa-t-elle en ouvrant son sac à main. Elle fut soulagée d'y trouver sa capuche de pluie transparente. Sa permanente, une fois mouillée, pouvait vite se changer en une tignasse peu élégante. Le quartier de Charlottenbourg avait changé depuis la dernière fois qu'elle y était venue. Sur le chemin de la Tauentzienstraße, elle s'arrêta devant la boutique de luminaires Mösch et admira les lampes aux airs de pochettes-surprises jaunes illuminées de l'intérieur. À la maroquinerie Goldpfeil, elle vit des sacs à main très originaux, vernis, noirs et blancs et ornés de rubans. Elle observa une paire d'escarpins à talons aiguilles dans la vitrine du chausseur Leiser puis jeta un coup d'œil à ses propres souliers éculés. Quand pourrait-elle donc s'offrir des escarpins d'une telle élégance ? Les vêtements chics, elle se les cousait elle-même, mais les chaussures ? Depuis la réouverture du KaDeWe, le grand magasin de l'Ouest, de nombreuses boutiques étaient revenues sur la Tauentzienstraße et le Kurfürstendamm. Beaucoup d'anciens propriétaires semblaient avoir attendu cela, une sorte de coup d'envoi d'une nouvelle ère. Comme au tournant du siècle, le grand magasin jadis incontournable était redevenu un pôle d'attraction qui garantissait des flots de clients. À mesure que les surfaces de vente du KaDeWe grandissaient, le

nombre de boutiques entre l'église du Souvenir et la Wittenbergplatz augmentait.

L'église en ruine aurait dû être rasée, mais les Berlinoïses avaient protesté avec véhémence, refusant qu'on leur enlève ce symbole de l'ouest de leur ville. À présent, un architecte de renom était en train d'en faire un monument commémoratif contre la guerre. Le désert de décombres de l'après-guerre s'était transformé en un quartier marchand florissant. Gisela percevait clairement la fièvre consummatrice revenue sur le Ku'damm. Elle la trouvait contagieuse, et cela améliora son humeur. Peut-être sa mère avait-elle eu une bonne idée de l'envoyer chez Engelmann ; si seulement cela pouvait lui ouvrir les portes du nouveau paradis de la mode du Kurfürstendamm.

La vitrine ne faisait que huit mètres de large. Gisela examina d'un œil expert les trois mannequins articulés vêtus de la collection de printemps. L'un portait un ensemble en jersey vert foncé, avec une jupe au mollet un peu trop longue qui tombait comme un sac. L'autre était affublé d'une robe à motifs marron clair dont la jupe parapluie pendouillait, évoquant plutôt un tablier, et le troisième d'un twin-set beige sur un pantalon de laine grossier.

L'optimisme de Gisela s'envola d'un coup. Les modèles ternes de la vitrine ornée du nom ENGELMANN en lettres dorées dépassaient ses pires craintes. Pourtant, maintenant qu'elle était là... Avant d'entrer, elle tenta de contrôler son reflet dans la vitre, humecta ses index et lissa ses sourcils sombres et arqués. Plus personne ne les épilait en lignes très fines, comme quelques années plus tôt. Son visage large aux pommettes hautes était typique des origines slaves des habitants de la forêt de la Sprée. C'était en tout cas ce que lui disait toujours

son grand-père quand elle allait le voir à Vetschau, lorsqu'elle était petite. Elle tenait aussi ses yeux bleu clair de ce côté de la famille.

Gisela passa à son bras son petit sac à main avec fermoir à cliquet et remit de l'ordre dans ses cheveux mi-longs ébouriffés par le vent. Puis elle poussa la porte, déclenchant un « ding-dong » sonore. Aussitôt, une vendeuse leva les yeux vers elle et la salua d'un ton réservé. Vêtue de manière aussi peu flatteuse que les mannequins de la vitrine, elle parut évaluer la nouvelle venue en l'espace de quelques secondes. Elle observa la silhouette mince de Gisela, glissa de sa veste de tailleur cintrée à son étroite jupe crayon au genou, ses bas très fins et ses chaussures à petits talons, avant de remonter. Gisela, consciente du piètre aspect de ses souliers, mit instinctivement un pied derrière l'autre. Quand leurs regards se croisèrent, la vendeuse s'était déjà fait une opinion, et il était clair qu'elle ne voyait pas en Gisela de cliente potentielle. Peut-être avait-elle noté que ses vêtements étaient trop élégants pour cette boutique, leur coupe trop extravagante, mais coupés dans un tissu bas de gamme et portés avec des chaussures éculées, ou bien elle l'éliminait d'office, la trouvant trop jeune et donc pas assez riche. Quoi qu'il en soit, elle demanda avec condescendance :

— Vous désirez ?

— Je viens pour un entretien d'embauche...

La mine de la vendeuse s'assombrit encore plus. Elle fit mine de ne rien savoir.

— J'ai téléphoné, ajouta Gisela.

— Bon, répliqua la vendeuse comme si elle lui faisait une faveur, venez.

Elle traversa la pièce, bien plus grande qu'elle n'en avait l'air depuis l'extérieur, ouvrit une porte marron et guida Gisela jusqu'à la cage d'escalier.

— Premier étage, deuxième porte à droite, dit-elle en désignant les marches en travertin gris.

Avant de retourner dans l'espace de vente, elle lança encore :

— Mais frappez avant d'entrer !

Gisela posa le pied sur la première marche, désespérée par la froideur de la vendeuse. De toute façon, je ne veux pas de ce poste, alors pourquoi être aussi nerveuse ? se dit-elle pour s'encourager. En montant, elle entendit un bruit familier venir du premier étage. Le cliquetis des machines à coudre avait accompagné toute son enfance. Dans le modeste atelier de confection de leur salon, la mère de Gisela, avec ses sœurs, ses amies et quelques employées, avait créé des pièces pour les grands magasins berlinois, et notamment pour le célèbre KaDeWe. Ce staccato régulier avait toujours eu sur Gisela un effet apaisant et réconfortant. Quand les machines Singer cliquetaient assidûment, tout allait bien. Si elles s'arrêtaient, alors le malheur menaçait. Et juste au moment où elle atteignit le palier du premier étage, le cliquetis s'arrêta d'un coup.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lança une sévère voix masculine.

Gisela avança sur la pointe des pieds dans sa direction. Une porte était entrebâillée, elle l'ignora et poursuivit vers une large fenêtre ouverte sur une salle. Une bonne trentaine de couturières étaient assises à leurs machines, toutes vêtues de blouses blanches identiques. Elles regardaient une femme imposante, aux cheveux montés en choucroute, debout à l'extrémité de la pièce. Les sourcils froncés, elle brandissait une manche de chemisier inachevée. Même depuis sa place, Gisela voyait distinctement que les coutures de la fine étoffe blanche étaient froncées.

— Ce n'est pas une couture, c'est une monstruosité ! pesta la femme.

Elle avait des allures de souveraine intraitable. Et elle avait raison, hélas. Gisela s'étonna que cette voix profonde soit la sienne, en contraste total avec sa silhouette féminine. Son chemisier vert se tendait sur son énorme poitrine, ses bras étaient boudinés dans ses manches. Quelle créature hors du commun !

— Mademoiselle Lehmann ! Ne vous ai-je pas expliqué une bonne centaine de fois la manière d'empêcher le tissu de froncer ?

Une couturière dont Gisela ne vit que la queue-de-cheval brune se balancer hochait la tête, intimidée, et répondit :

— Oui, je sais, mais ça recommence toujours. J'ai défait la couture au moins cinq fois, madame Helmer.

— Précisément ! Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de ce tissu hors de prix ! Six marks cinquante le mètre ! (Mme Helmer scruta ses couturières l'une après l'autre.) Quelqu'un sait-il ce qu'il faut faire ?

Au bout de plusieurs secondes, une des femmes leva la main et attendit que Mme Helmer l'interpelle.

— Oui, mademoiselle Schwan !

C'est encore pire qu'à l'école, ici, pensa Gisela, sur le point de tourner les talons. Elle n'avait aucune envie de travailler dans une ambiance pareille. Après tout, elle était couturière diplômée. Toutefois, curieuse d'entendre la réponse puis la réaction de l'imposante patronne, elle ne bougea pas.

— Il faut vérifier si on peut vraiment laisser travailler le transporteur de la machine, déclara une femme à la permanente blonde, ou si on pousse ou on tire le tissu pendant la couture. Mieux vaut éviter de le faire, sinon la couture risque d'être froncée ou ondulée.

— Très bien ! dit Mme Helmer avec un regard bienveillant.

Elle se retourna vers Mlle Lehmann :

— Réessayez sans tirer ni pousser !

— Je sais, objecta celle-ci craintivement. Mais je suis sûre de n'avoir ni tiré ni poussé. Le tissu est fin et glissant, impossible à maîtriser.

Cette fois, Mme Helmer tordit les lèvres. Manifestement, elle n'aimait guère être contredite.

— Il faut mettre un intercalaire en feutrine ou en papier de soie..., laissa soudain échapper Gisela.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle d'un coup. La blonde Mlle Schwan, ainsi privée de son avantage, lui jeta un coup d'œil plein de mépris. Mme Helmer l'observa, les sourcils dressés. Gisela se dirigea vers la porte et entra dans la salle.

— Si on travaille sur un tissu très fin, on peut avoir besoin de stabiliser la zone de la couture avec une couche de feutrine. On peut aussi essayer d'utiliser un intercalaire en papier de soie ou en papier à patrons, conclut-elle d'une voix ferme.

Mme Helmer resta un instant impassible, puis un léger sourire se dessina sur son visage. Enfin, elle commenta :

— Ce n'est pas bête du tout. Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Gisela Liedke. J'ai appelé...

Comme Mme Helmer ne disait rien, elle ajouta doucement :

— Pour l'offre d'emploi.

— Eh bien, au moins, vous n'avez pas l'air de manquer de confiance en vous. (Elle rendit sa manche à Mlle Lehmann.) Essayez avec du papier de soie puis venez me montrer le résultat. (Puis, à Gisela :) Quant à vous, suivez-moi dans mon bureau.

Gisela oscillait entre le rire et les larmes. L'entretien d'embauche n'avait été qu'une formalité. Après une brève discussion et la présentation de son diplôme, elle avait été engagée comme nouvelle couturière de la maison de confection Engelmann. En repassant devant la salle de couture, elle jeta de nouveau un coup d'œil par la vitre. Les employées travaillaient en silence sur leurs machines, zélées comme des abeilles. Voilà donc son nouveau poste. À partir du 1^{er} avril 1953, elle coudrait ici chaque jour des vêtements vieillots pour femmes aisées de plus de quarante ans. Une perspective peu réjouissante. Dans le petit atelier de couture où elle avait effectué son apprentissage, on était au moins autorisé à discuter pendant le travail, l'ambiance était agréable et le temps passait vite. Et si elle revenait sur sa décision ? Mais alors, que dirait-elle à sa mère ? Elle aperçut la grande pendule au mur de la salle. Déjà 18 heures ! Felix et elle étaient invités à la pendaison de crémailière d'un ami étudiant et elle ne voulait pas y aller les mains vides. Elle courut le long du couloir et dévala les marches de travertin, qui lui parurent encore plus grises qu'à son arrivée. Quand elle repassa par le magasin, la vendeuse, occupée à servir une cliente âgée, fit mine de ne pas la voir.

Gisela courut vers la petite épicerie qu'elle avait aperçue en venant pour l'atteindre avant la fermeture. Elle eut de la chance : le propriétaire, un homme rougeaud, était en train de ranger un grand panneau publicitaire pour les glaces Moha. Il la laissa entrer.

— Tiens donc, une si jolie jeune fille, on va pas la laisser mourir de faim, dit-il gentiment.

Gisela le remercia puis examina la marchandise. Depuis la réforme monétaire, les étagères étaient de nouveau bien remplies, et même si cela remontait

à déjà cinq ans, elle en éprouvait encore une joie enfantine. Tout ce qui avait tant manqué jadis était aujourd'hui disponible, sans file d'attente, en échange de deutsche marks « durs » ou, pour des sommes bien plus élevées, en marks est-allemands : beurre, viande, légumes, mais aussi casseroles ou chambres à air de vélo. Des marchandises dont on n'avait jusqu'alors pu que rêver. N'ayant pas grand-chose dans son porte-monnaie, elle n'acheta qu'un petit pain gris à quatre-vingt-quinze pfennigs et un paquet de sel pour un mark dix. Elle compta soigneusement les pièces et les posa dans une coupelle en plastique.

— Et vous comptez vous rassasier avec ça ? demanda le vendeur. Pas étonnant que vous soyez si maigrelette.

— Mais non, c'est pour une crémaillère, expliqua Gisela. Vous savez bien : du pain et du sel...

Il secoua la tête, intrigué, puis la regarda descendre l'escalier du métro. Un vendeur de fleurs se tenait dans le long couloir au carrelage blanc sale, et elle lui échangea ses derniers pfennigs contre un bouquet de dix tulipes rouges. Puis, entendant la rame entrer dans la station, elle courut jusqu'au quai.

Ne devrait-elle pas repasser chez elle ? La Zwiestädter Straße n'était qu'à deux pas. Elle observa les visages gris des femmes assises en face d'elle, certaines les yeux fermés. Sa mère s'affairait sûrement encore à la cuisine. Depuis des jours, elle ne s'occupait de rien d'autre que des préparatifs de la noce de Gisela et Felix. Elle mettait des harengs à mariner, cousait de longues bandes de tissu pour en faire des nappes, lavait et amidonnait les draps pour les invités qui dormiraient sur place. Elle en eut un coup au cœur, sa mauvaise conscience lui disait clairement : passe donc à la maison, juste un moment ! Toutefois, une pensée la retint. Si elle racontait son

entretien d'embauche à Anna, sa décision serait scellée et elle ne pourrait plus revenir en arrière. Sa mère la pousserait à accepter cette place, et Gisela voulait se laisser au moins jusqu'au lendemain pour s'y résoudre. Alors, après le travail, elle aiderait de nouveau sa mère aux préparatifs.

La nuit commençait déjà à tomber quand elle atteignit le petit immeuble de location au bout de la Winterfeldstraße. Les premiers lampadaires s'allumèrent. En traversant la rue, elle aperçut du coin de l'œil une berline grise garée là, deux hommes à chapeau à son bord. Elle chercha en vain sur les sonnettes le nom de l'ami étudiant de Felix puis vit un feuillet avec une inscription manuscrite : *Wetzel, 4^e étage, la porte est ouverte !* Avant d'entrer, elle se retourna encore discrètement, mais les deux hommes ne faisaient pas mine de descendre de voiture.

Therese

Therese enfonça sa clé dans la serrure et entendit une autre porte s'ouvrir sur le palier. Une ombre apparut dans l'entrebâillement.

— Bonsoir, madame Neumann, dit Therese d'une voix forte.

Alors seulement, la voisine se montra, un filet par-dessus ses bigoudis. Mme Neumann la dévisagea d'un air méfiant, lui rendit son salut avec réserve puis referma sa porte. Therese secoua la tête et rentra chez elle. Dès le jour de son emménagement, quand elle était arrivée avec sa petite valise, les voisins l'avaient questionnée avec curiosité. Par simplicité, elle avait prétendu être la nièce de Leonhard Händel. Impossible d'avouer qu'elle était sa fille, née d'une relation adultère entre lui et sa mère, Charlotte Trotha. Comme ils ne portaient pas le même nom, on aurait vite deviné la nature inconvenante de leur lien familial. Elle commençait toutefois à se douter que, justement de ce fait, Mme Neumann soupçonnait même pire encore.

Therese posa le pied sur le vieux parquet pont-de-bateau. Elle aimait beaucoup les grincements qu'émettait le bois usé dès qu'on s'y déplaçait. Cela lui rappelait toujours la maison familiale, Feltin, qui se trouvait désormais sur le territoire de la République

démocratique allemande. Elle aurait tant voulu rester là-bas, où elle était née, avait grandi, fréquenté l'école voisine. Leur vie était rythmée au printemps par les semailles, en été par les moissons. Jamais elle n'aurait pu s'imaginer vivre dans une grande ville dévastée par les bombes, sans l'odeur des vaches pendant la traite, sans les œufs frais de leurs innombrables poules, sans sa famille. Ses grands-parents, sa mère Charlotte, sa sœur et un de ses frères vivaient encore à Feltin ; toutefois, depuis l'expropriation, ils n'occupaient qu'un minuscule appartement de l'ancien bâtiment des employés. Elle suspendit son manteau à une patère, permettant un instant à la nostalgie de la gagner. Pourquoi la submergeait-elle aujourd'hui ? Sans doute à cause de l'humiliation infligée par Wulff. La crainte que Marie mette sa menace à exécution et abandonne ses études avait encore aggravé l'humeur mélancolique de Therese.

Une lueur perçait à travers la double porte en verre dépoli du bureau de son père. Elle frappa brièvement et poussa les deux battants. La pièce avait l'odeur de valises ou de caisses restées longtemps fermées. Il lui tournait le dos, assis à son bureau, voûté. Comme toujours, la table était envahie de dossiers, de livres ouverts et de recueils de lois. Aujourd'hui, il avait même empilé des classeurs marron par terre et sur quelques chaises.

— Bonsoir, paps.

Elle avait pris l'habitude de nommer ainsi Leonhard Händel, son père naturel, pour le démarquer de son père nourricier Ernst Trotha, qu'elle avait appelé papa. Sa mère ne lui avait avoué la vérité qu'après son dix-huitième anniversaire. Lorsque l'État ouvrier-paysan de RDA lui avait interdit de faire des études parce que Ernst Trotha avait été officier de la Wehrmacht et qu'elle était en plus originaire d'une famille de

grands propriétaires terriens, elle s'était inscrite sans tergiverser à l'université libre de Berlin et avait emménagé chez son père dans une rue proche du Kurfürstendamm. Leonhard Händel avait compris peu après la fin de la guerre que, en tant qu'avocat et notaire, il ne pourrait pas gagner sa vie dans la zone occupée par les Soviétiques. Berlin-Ouest lui avait paru plus adéquat, et le vaste appartement de la Fasanenstraße, restée à peu près intacte, était idéal pour son nouveau cabinet.

Therese passa un bras autour de ses épaules voûtées, caressa la laine rugueuse de son gilet et déposa un baiser sur sa joue ridée. Leo arracha méticuleusement un petit morceau de papier d'un bloc-notes et le glissa entre deux pages de l'épais volume qu'il était en train de feuilleter. Il le referma, ôta ses lunettes vieillottes et tapota la main de sa fille posée sur son épaule.

— Bonsoir, Therese. Alors, comment se sont passés les cours, aujourd'hui ?

Il fit pivoter vers elle sa chaise en bois, qui couina doucement. Therese roula des yeux ; son regard tomba sur le plafond orné de stuc d'où pendait une ampoule nue, sans abat-jour. Le contraste entre la rosette de plâtre sophistiquée et le câble noir qui en émergeait était étrange. Elle prit une profonde inspiration, prête à lui raconter l'incident avec le professeur Wulff et son amie Marie, quand une pensée désagréable la retint. Son père la comprendrait-il ou penserait-il qu'elles étaient trop susceptibles ? Pire encore, risquait-il de ne pas la croire ? Au fond de son cœur, elle savait qu'il ne voulait entendre que des bonnes nouvelles, des nouvelles de ses progrès.

— Très bien, répondit-elle.

À ce mensonge, une boule se forma dans sa gorge. Elle chercha un sujet de conversation plus anodin.

— Demain, on inaugure le nouveau réfectoire. Un bâtiment moderne, j'espère moins bondé que la vieille bicoque où on mangeait jusqu'ici.

— Bien, bien, répondit Leo. Le principal, c'est qu'on y fasse de la bonne cuisine.

Therese savait ce qu'il voulait dire. Les apparences ne l'intéressaient plus depuis longtemps. L'architecture, l'aménagement, les vêtements, tout cela l'indifférait. Cela n'avait pas toujours été le cas, sa mère Charlotte le lui avait raconté. Jadis, quand il venait les voir à Feltn, Leonhard Händel était systématiquement habillé et coiffé à la dernière mode ; c'était un des premiers hommes de son entourage à utiliser une eau de toilette de qualité. Il avait fini par épouser une des plus belles femmes de Leipzig, sa tante Edith, à moitié juive, la cousine de Charlotte. Therese posa les yeux sur les mains de son père, ses doigts qui tripotaient un crayon vert foncé, ses paumes blanches et douces. Jamais ces mains n'avaient accompli de travail physique, tout le contraire de celles de sa mère qui, au cours de deux guerres, avait participé à toutes les corvées de la ferme.

— Tu as un nouveau client ? demanda-t-elle.

Son père fronça les sourcils et s'enfonça dans son siège. Visiblement, son affaire du moment l'occupait tout entier. À Berlin, il fallait exercer comme avocat pendant trois ans pour obtenir une homologation de notaire. Durant cette période d'attente, il avait accepté presque tout ce qu'on lui avait proposé. Alors qu'à Chemnitz et Leipzig, il s'était essentiellement consacré au droit immobilier, ses activités ouest-berlinoises s'étaient de plus en plus déplacées vers le droit pénal. Au début, cela lui avait beaucoup coûté. Il ne connaissait pas les pratiques de ce domaine, ses clients et les procureurs étaient souvent grossiers, et

il avait subi plusieurs revers. Toutefois, son travail minutieux lui avait permis de remporter quelques affaires qui paraissaient désespérées, et peu à peu, il s'était fait un nom comme avocat de la défense. Quand, l'année précédente, il avait enfin pu obtenir son homologation de notaire, il l'avait juste demandée pour la forme.

— Ça va t'intéresser : un homicide et des aveux suivis d'une rétractation, dit-il en lui tendant un dossier orange. Je te montre ça car je sais que tu n'as pas les nerfs fragiles.

— « Rapport d'autopsie », lut-elle en ouvrant la couverture cartonnée.

Sur des photos en noir et blanc extrêmement nettes, elle vit des gros plans de blessures par balles. Elle tourna les pages sans s'attarder sur les clichés du cadavre d'homme, les nombreux points d'impact bordés de sang, les orifices de sortie de balles au pourtour déchiqueté. Les images étaient éprouvantes ; elle referma le dossier et le rendit à Leo sans comprendre pourquoi il les lui montrait. Comme il la connaissait mal s'il pensait que de telles images ne la touchaient pas ! Pourraient-ils jamais rattraper les années de son enfance qu'ils avaient passées loin l'un de l'autre ? En cet instant où Therese avait tant besoin de réconfort et de chaleur, il lui montrait des photos de cadavre.

— Il a été littéralement criblé de balles, reprit Leo prosaïquement.

Il n'avait pas le moins du monde perçu son dégoût, et elle ne voulait d'ailleurs trahir aucune faiblesse.

— Dire que tu ne t'occupes plus que de crimes capitaux, et de ton plein gré... N'est-ce pas... (Elle chercha un instant la bonne expression, pour ne pas le vexer.) ... inférieur à ton niveau ?

Il haussa les sourcils. Therese était toujours debout près de sa chaise ; son estomac gronda légèrement mais Leo ne parut pas l'entendre.

— Désolé, dit-il sans plus la regarder. Je pensais qu'un coup d'œil pratique pourrait t'être utile ; après tout, au plus tard pendant ton stage, tu devras passer par la pathologie.

Il chercha une place libre sur son bureau, en vain, et finit par poser le classeur sur une pile de documents. Puis il se tourna vers elle et désigna le fauteuil tapissé de Gobelin, dans l'angle, entre deux bibliothèques surchargées.

— Tu peux enlever les vieux bouquins, là, si tu veux t'asseoir.

Therese aurait préféré aller à la cuisine préparer le dîner, elle devait encore passer la soirée à étudier, mais il lui semblait que son père avait quelque chose sur le cœur. Elle poussa la pile de livres vers le fond du siège et s'assit au bord.

— Tu savais que ta mère vient à Berlin ?

C'était donc ça.

— Oui, bien sûr, elle vient au mariage de Felix. C'est tout de même son fils aîné !

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Elle vient s'installer à Berlin pour de bon.

Therese perçut un changement chez son père. Alors qu'il était jusqu'à présent resté assis, voûté, sur son siège de bureau inconfortable, il se redressa soudain et releva le menton. Ses yeux avaient retrouvé leur éclat.

— Et elle a demandé à me voir, acheva-t-il à voix basse.

Therese le dévisagea. Espérait-il que Charlotte lui revienne ?

— Ce serait étrange qu'elle ne veuille pas te voir alors que j'habite chez toi, fit-elle.

Leo, paraissant ne pas vouloir l'entendre, secoua la tête et tira de la poche de sa veste une lettre sur papier gris. Quand il la déplia, Therese vit qu'il avait déjà dû la lire plusieurs fois.

— Ils n'ont plus que du papier de la pire qualité, dans la Zone, c'est une honte. Jadis, Lotte n'écrivait que sur du papier très raffiné.

— Ah, paps, ça te va bien de dire ça ! Comme si des détails tels que la qualité d'une feuille de papier t'intéressaient encore.

Therese ne put réprimer un petit sourire mais redevint aussitôt sérieuse en voyant dans les yeux de Leo le trouble que provoquait son visage tordu. Bien qu'il soit son père, il ne parvenait pas à se défaire de sa gêne.

— Tu voulais me la lire ? demanda-t-elle.

Elle fit mine de ne pas remarquer son coup d'œil embarrassé. Depuis l'enfance, elle s'était habituée au malaise que le spectacle de sa cicatrice provoquait chez les autres.

Il leva la missive à hauteur de ses yeux. Il faisait maintenant nuit noire ; l'ampoule du plafond et la petite lampe de bureau ne donnaient qu'une lumière insuffisante. Therese se leva et lui tendit ses lunettes.

— Elle commence bien sûr par demander de tes nouvelles et s'enquérir du progrès de tes études. (Il chaussa maladroitement ses lunettes.) Puis elle écrit qu'ils ne peuvent pas emporter grand-chose de Feltin, même si leur séjour à Berlin doit durer.

Approchant la lettre très près de ses yeux, malgré ses lunettes, il lut à voix haute :

— « ... un retour dans mon pays bien-aimé ne sera hélas pas possible dans un avenir proche. » (Puis, de nouveau tourné vers Therese :) Quels tristes adieux. Pour moi, ça a été beaucoup plus facile, je n'ai jamais possédé de terres.

Therese déglutit. Elle savait à quel point sa mère souffrirait de quitter Feltin définitivement. Leo lut la fin de la lettre :

— « ... et je serais très heureuse de te revoir, Leo. Je te serais reconnaissante de proposer un endroit où nous retrouver, car je ne connais pas Berlin. Dans l'attente de ta réponse, je t'envoie mes salutations les plus chaleureuses, ta Lotte. » (Il reposa la lettre :) Elle pourrait habiter chez nous, temporairement.

Voilà donc ce qu'il avait en tête. Il croyait vraiment qu'elle lui reviendrait. Était-ce imaginable ? Charlotte s'engagerait-elle de nouveau avec lui ? Therese observa son père, ses cheveux grisonnants mais toujours épais. Comme ses yeux brillaient ! Sa mère attendait pourtant toujours Ernst, elle n'avait pas perdu l'espoir que son mari revienne.

— Ne te fais pas d'illusions, dit-elle, consciente que ses mots durent paraître froids et cruels à Leo. Elle habitera chez Anna Liedke, la belle-mère de Felix.

Elle se leva, incapable de supporter son expression blessée. Mais que gagnerait-il à continuer à rêver ainsi ?

— Je meurs de faim. Tu as déjà dîné, paps ?

Il secoua lentement la tête sans pouvoir masquer sa profonde déception.

— Et puis, que crois-tu que diraient les voisins si elle venait s'installer ici à son tour ? Vous n'êtes pas mariés. (Tout en se dirigeant vers la cuisine, elle lança encore :) Moi, tu peux me présenter comme ta nièce, ça passe encore à peu près, bien que Mme Neumann ait l'air de plus en plus méfiante chaque fois que je la croise. As-tu l'intention de raconter que maman est ta sœur ?

— Quels voisins ? dit-il en repliant lentement la lettre. Je ne connais personne, ici, et je n'ai aucune envie de faire la connaissance de qui que ce soit.

Gisela

Elle fut accueillie dans la cage d'escalier par une odeur pénétrante de harengs frits et d'oignons et se rendit compte qu'elle n'avait rien mangé depuis le matin. Des éclats de jazz, des rires et des clameurs venaient d'en haut. Apparemment, la crémaillère battait déjà son plein, chose très inhabituelle pour une fête étudiante. Aux soirées où Felix l'avait emmenée jusqu'à présent, les choses sérieuses n'avaient jamais commencé avant 22 heures. Au quatrième étage, le vacarme était assourdissant. Étonnant que les voisins ne se plaignent pas !

La porte de l'appartement était entrebâillée. Gisela entra dans le couloir et faillit trébucher sur les souliers étalés partout. « Enlevez vos chaussures ! » exigeait une note collée à la porte. Ça aussi, c'était insolite ; en ces temps de vaches maigres, personne n'était disposé à abandonner son unique paire de chaussures dans un couloir quelconque. Le risque était trop grand, si elles étaient dans un état correct, de trouver à leur place en revenant des savates aux semelles trouées. Pourtant, Gisela se pencha pour ôter ses escarpins et les déposa près d'une paire tout aussi usée.

— Quelle apparition lumineuse dans notre modeste bicoque ! lança un jeune homme.

Il venait de surgir dans le couloir, un peu vacillant, une cigarette au coin de la bouche. Sa chemise ouverte jusqu'à la taille dépassait de son pantalon. Sa cravate rayée reposait lâchement autour de son cou et il était coiffé d'un chapeau de travers.

— Je suis Dieter, annonça-t-il en dévisageant Gisela avec intérêt.

Il tendit la main pour la saluer puis, en voyant qu'elle hésitait, les yeux fixés sur son torse nu, il marmonna une excuse et entreprit de se reboutonner.

— Nous sommes un peu déchaînés, aujourd'hui, il faut nous comprendre : une journée pareille, ça s'arrose comme il se doit.

Quand il eut remis de l'ordre dans ses vêtements, il lui tendit de nouveau la main.

— Reprenons. Vous permettez ? Dieter Glöckner, dit-il avec une élégante courbette.

Gisela ne put s'empêcher de rire et répondit en lui serrant la main :

— Enchantée. Gisela Liedke.

— Ah, tu es Gilleken, que ne le disais-tu ! Ton cœur n'est donc plus à prendre, ajouta-t-il d'un ton de regret.

Il avait compris à son nom qu'elle était la fiancée de Felix, et elle perdait d'un coup tout intérêt pour lui. Il fit volte-face et lança d'une voix forte vers le fond de l'appartement :

— Kasimir ! Va te recoiffer ! Une visiteuse de marque pour toi !

Il appuya sa déclaration d'une sorte de cri de guerre indien.

— Je vous précède, suivez-moi à bonne distance ! dit-il à Gisela, repassant soudain au vous.

Elle le regarda avec étonnement.

— Je vous prie de nous excuser, nous sommes vraiment un peu turbulents, ce soir.

Il tendit le bras en un geste d'invitation et repartit, toujours vacillant, vers une porte d'où s'échappaient de la fumée et le son d'une trompette de jazz. Gisela s'arrêta sur le seuil du salon, stupéfaite. Le spectacle était saugrenu : les meubles avaient été poussés contre les murs et une bonne vingtaine de jeunes fêtards étaient assis ou debout dans la petite pièce, munis de verres de cuisine remplis de diverses boissons alcoolisées. Un mélange d'alcool, de fumée et de sueur flottait dans l'air, les fenêtres étaient embuées, et on avait roulé le tapis pour dégager une piste de danse au milieu du plancher usé. Près de la porte, un tourne-disque était posé sur un carton retourné. Ce n'étaient pas des couples qui dansaient mais uniquement des hommes, dont Felix. Dieter, qui venait de l'accueillir, rejoignit les autres. Ils avaient tous la chemise déboutonnée et sortie du pantalon, et la plupart portaient un chapeau ; l'un d'eux avait même un casque colonial sur la tête, un autre un képi d'uniforme. Felix ne parut pas remarquer Gisela. Ils tournaient en rond en sautillant en une sorte de danse d'Indiens. Ils se courbaient, s'étiraient, levaient les genoux et poussaient de temps à autre le même cri de guerre que Dieter dans le couloir. Ils tournaient autour d'un objet posé au milieu de la pièce. Gisela constata qu'il s'agissait d'une cuvette de toilette. Six bougies brûlaient, fixées sur le rebord avec de la cire.

— Les gars délirèrent complètement, ce soir ! expliqua une femme qui dépassait Gisela d'au moins une demi-tête. Mais il faut les comprendre : Günther et trois autres ont survécu au chaudron de Stalingrad.

Elle comprit alors que cette folle ambiance devait être liée à l'annonce de la mort du dictateur soviétique. La grande femme aux cheveux ondulés avec soin, adossée au mur près de la porte, tira sur sa cigarette. Gisela admira sa parfaite silhouette en

sablier. Suivant la mode, elle avait souligné son tour de poitrine déjà imposant d'un soutien-gorge à bouts pointus, sur lequel elle portait un pull-over moulant assorti d'une jupe volante.

— Je m'appelle Pim ! annonça-t-elle en lui tendant la main. Tu es sûrement Gilleken.

Gisela observa son visage pas vraiment joli, sa bouche trop large au sourire chaleureux. Pim lui fut sur-le-champ sympathique.

— Tu veux que je les mette dans de l'eau ? s'enquit celle-ci en désignant de la tête les tulipes rouges que Gisela portait sous le bras.

Les fleurs pendouillaient déjà tristement. Alors seulement, elle repensa au sachet qui contenait le pain et le sel. Elle hocha la tête et répéta « Pim ? » d'un ton interrogateur tout en lui serrant la main.

Pim s'empara du bouquet.

— En fait, je m'appelle Elisabeth, mais j'aime tellement les Pim's... (Voyant l'air intrigué de Gisela, elle expliqua :) Tu sais, ces gâteaux irrésistibles, tout moelleux... une génoise, de la gelée d'orange et du chocolat noir... (Elle fit signe à une femme assise sur une chaise près de la fenêtre.) Hatmut ! Envoie les gâteaux ! Elle n'a jamais mangé de Pim's ! ajouta-t-elle en désignant Gisela du pouce.

Hatmut, cheveux courts et frange encore plus courte, hocha la tête. Elle prit une assiette sur un guéridon et traversa la pièce en évitant de justesse les danseurs de plus en plus déchaînés. Elle portait un corsaire étroit, alors très à la mode pour les femmes et surnommé Capri, référence à la passion naissante des Allemands pour l'Italie. Rien à voir avec les pantalons informes des « femmes des décombres ».

Hatmut tendit l'assiette à Gisela.

— Tiens, goûte. C'est l'alimentation principale de Pim, c'est pour ça qu'il n'en reste presque plus.

Gisela mordit dans un biscuit. Pim l'observait avec attention, comme une souris de laboratoire à qui elle aurait injecté un médicament. Hatmut, elle, semblait plutôt indifférente.

— Alors ? s'enquit Pim, impatiente. Sensas, non ?

Gisela déglutit :

— C'est très bon...

— Mais ? insista Pim.

— Honnêtement, je ne mange pas beaucoup de sucreries.

Pim était visiblement très déçue, et Gisela se désola d'être aussi peu diplomate. Sans savoir pourquoi, elle ne voulait surtout pas vexer sa nouvelle connaissance.

— Pour être franche, j'ai surtout envie de hareng aux oignons, avoua-t-elle. Ça sentait tellement bon, dans l'escalier.

Pim écarquilla les yeux.

— Il fallait le dire tout de suite ! Hatmut et moi, on en a préparé ce midi. En fait, on voulait les manger à minuit, mais je vais t'en chercher.

Elle était sur le point de faire volte-face quand la musique se tut d'un coup. Une voix virile lança : « Satchmooo ! » Le disque était terminé, les hommes arrêtaient de danser.

Felix, hors d'haleine, rejoignit Gisela, l'attrapa par la taille et lui posa son chapeau sur la tête.

— Ah, tu viens enfin me saluer ! fit-elle, faussement vexée.

Elle saisit sa cravate, l'attira vers elle, et ils s'embrassèrent à pleine bouche.

— Ah, que ça doit être beau, l'amour, commenta Günther en s'approchant.

C'était un type compact et tout en nerfs. Il dut tendre le cou pour embrasser Pim sur la bouche, sa nouvelle petite amie.

— Bah, tu pues le schnaps, dit-elle en le repousant et en agitant la main devant son visage.

— Je regrette, bafouilla Günther, mais notre vénéré camarade Staline a crevé comme un rat et il faut arroser ça dignement.

Il salua Gisela d'une courbette exagérée.

— Tiens, dit celle-ci en lui tendant le sachet de papier. Tant que tu auras du sel et du pain, les tourments resteront au loin ! Félicitations, Günther !

Celui-ci regarda dans le sac puis en sortit le pain gris et le paquet de sel bleu et blanc pour les brandir en l'air comme des trophées. Il dit à Felix :

— Vraiment, Kasimir, chapeau ! Quelle merveille que cette jeune femme ! Même si j'ai été obligé de quitter notre sublime demeure commune à cause d'elle. Gilleken est la première invitée qui sait comment se comporter à une pendaison de crémaillère.

— J'ai très bien entendu ! lança Pim, rieuse.

— Je suis désolée de t'avoir chassé de chez Felix. Tu aurais pu rester jusqu'à notre mariage, dit Gisela, sincèrement contrite.

Günther avait passé plusieurs mois dans la chambre d'étudiant de Felix depuis que le mari de son ancienne maîtresse, un boulanger, l'avait mis à la porte de leur nid d'amour. Il eut un geste de dénégation et saisit la bouteille d'eau-de-vie que lui tendait Dieter.

— Bah, n'en parlons plus. Après tout, c'est en cherchant une nouvelle piaule que j'ai rencontré cette délicieuse créature.

Il passa le bras autour de la taille de Pim et l'attira à lui.

— Qu'est-ce que vous buvez comme piquette ? s'enquit celle-ci.

Elle saisit la bouteille sans étiquette, renifla le goulot et fit la grimace.

— Pouah !

— C'est un schnaps russe absolument exquis ; je l'ai échangé contre quelques sacs de farine que mon ex m'a pour ainsi dire offerts en cadeau d'adieu.

— En fait, il a d'abord piqué la femme du boulanger, puis sa farine, précisa Dieter.

Pim secoua la tête d'un air réprobateur.

— Je ne veux rien savoir ! Faites attention à ne pas vous rendre aveugles avec ce machin. Moi, je n'en boirai pas de mon plein gré, en tout cas.

Avant que quiconque ait le temps de répondre, on mit un nouveau disque et des accords très différents surgirent du petit haut-parleur. « Écoute la guitare chanter, qui sait pour qui elle pousse sa douce ritournelle... », lança la voix charmeuse de Gerhard Wendland.

— M'accordez-vous cette danse ? demanda Günther en tendant la main à Gisela. Tu permets, n'est-ce pas ? ajouta-t-il à l'intention de Felix.

Celui-ci hocha la tête.

— Seulement si vous enlevez du passage cette affreuse cuvette de W.-C., objecta la jeune femme. Qu'est-ce que ça veut dire, d'ailleurs ?

Elle observa l'objet de plus près et vit une photographie de Joseph Staline collée au fond.

— Ce salopard a au moins autant de morts qu'Adolf sur la conscience, expliqua Günther en voyant le regard perplexe de Gisela.

Il souffla les bougies et claqua des doigts ; deux fêtards emportèrent la cuvette dehors. L'un d'eux avait un cache-œil, l'autre boitait.

— Rainer a perdu son œil à Stalingrad, reprit Günther. Une grenade soviétique a déchiqteté la jambe gauche de Wolfgang, moi, j'ai eu cinq orteils gelés, et ne me demande surtout pas combien de

camarades ont disparu dans cette antichambre de l'enfer.

Gisela garda le silence, bouleversée, sans oser objecter que c'était la Wehrmacht qui avait agressé les Soviétiques. Combien de temps les souffrances de la guerre perdureraient-elles encore ? Elle baissa machinalement les yeux et vit en effet que le pied droit de Günther, en chaussette noire, était plus court que l'autre de quelques centimètres.

« Qu'est-ce qui attire les hommes comme un aimant ? » lança-t-il soudain à gorge déployée, chantant en chœur, pour ne pas gâcher l'ambiance. Il appuya ses mains sur sa poitrine en un geste théâtral, avec un coup d'œil languissant à Gisela. Plusieurs couples se formèrent sur la petite piste de danse. Felix invita Pim, Dieter prit la main de Hatmut, et tous hurlèrent le refrain : « Seules les jambes de Dolores empêchent les *señores* d'aller dormir... »

— Tu dances aussi très bien sans tes orteils, lui souffla Gisela à l'oreille.

— Crois-moi, sans ça, Staline n'aurait pas survécu huit ans à la guerre, répondit Günther.

Puis il leva le bras très haut pour la faire virevolter.

Il était plus de 1 heure du matin quand Felix et Gisela se retrouvèrent dans la rue, bras dessus bras dessous. L'air était glacé, le ciel étoilé. Felix avançait en vacillant et Gisela devait le soutenir un peu. Il aurait mieux valu qu'il passe la nuit sur le canapé du nouvel appartement de Günther, pensa-t-elle. Mais Felix avait insisté pour la raccompagner chez elle.

— Tu vois ça ? demanda-t-il, la voix pâteuse, en s'arrêtant.

Il désigna la lune presque pleine au-dessus du bâtiment noir de la station de métro. Sa lueur baignait la place d'une lumière jaune pâle irréelle.

— C'est d'une beauté macabre, dit Gisela.

Ils restèrent là un moment, s'imprégnant de l'étrange atmosphère.

— On m'a proposé un emploi, aujourd'hui, annonça-t-elle quand ils se remirent en route. Dans une maison de confection bien établie... Ça s'appelle Engelmann. Je peux commencer le 1^{er} avril.

— C'est formidable ! s'exclama Felix.

Il la prit par la taille et la souleva.

— C'est bon, c'est bon, laisse-moi descendre.

Gisela gigota jusqu'à ce qu'il la repose doucement sur le trottoir.

— Tu sens les harengs à l'oignon, dit-il en souriant.

— Et toi le schnaps, rétorqua-t-elle, pincée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en percevant sa mauvaise humeur.

— Je ne sais pas si je dois accepter. Même si c'est un bon poste et que la paie n'est pas mauvaise.

Felix lui prit la main. Il s'apprêtait à lui poser une autre question quand ils entendirent une voiture approcher derrière eux. Le moteur grondait mais ils ne virent pas de phares ; ils s'allumèrent seulement quand le véhicule gris fut presque à leur hauteur. La voiture les dépassa lentement.

— Une IFA F9, dit Felix à voix basse. Qu'est-ce qu'elle fait ici, à l'Ouest ?

Les sièges avant étaient occupés par deux hommes coiffés de chapeaux ; les jeunes gens ne purent en voir davantage à la faible lueur des lampadaires.

— Oui, c'est bizarre, à une heure pareille, approuva Gisela.

Les rues étaient quasi désertes. Elle pensa soudain qu'il pouvait s'agir de la même voiture que celle qu'elle avait vue en début de soirée devant l'immeuble de Günther. Le conducteur accéléra d'un coup et le

véhicule s'éloigna dans un crissement de pneus. Ils le regardèrent en secouant la tête.

— Tu y comprends quelque chose ? demanda Gisela.

Felix haussa les épaules.

— Rien du tout.

Il la prit par le bras et l'entraîna.

— Vois donc les choses comme ça, Gilleken, reprit-il. Ton travail sera juste temporaire, le temps que j'obtienne mon diplôme et que je puisse subvenir à nos besoins.

Gisela observa son profil à la lueur de la lanterne sous laquelle ils passaient. Son front haut et bombé, ses boucles brun clair. Ses joues s'étaient étoffées depuis leur rencontre, au printemps précédent. Cela lui allait bien, son nez trop long en paraissait moins proéminent. Elle le prit à son tour par le bras et répondit :

— Oui, c'est aussi ce que dit maman. Ce sera un bon point de départ pour poser ma candidature auprès des grandes maisons de mode.

— Des grandes maisons de mode ? Mais pour quoi faire ? répliqua Felix un peu trop fort.

Gisela lui jeta un coup d'œil étonné et mit sa réaction exagérée sur le compte de l'alcool. En temps normal, il ne buvait presque rien.

— Eh bien, pour progresser, Felix. J'ai commencé ma formation de couturière pour gagner ma vie et pour avoir droit à plus de coupons alimentaires, c'est vrai. On crevait tous de faim, à l'époque. Mais tu sais bien à quel point j'aime coudre, essayer de reproduire les robes et les chemisiers que je vois dans les boutiques... C'est ma passion. C'est ce que je veux faire !

— Quand j'aurai mon premier poste, je ne gagnerai sans doute pas une fortune, mais ça suffira pour

deux, tu n'auras pas à t'en faire. Tu n'auras plus à t'occuper que du ménage, de moi et des enfants.

Sa voix était à présent très claire, plus du tout celle d'un homme saoul. Il semblait penser ce qu'il disait.

— Le ménage, les enfants... On a encore le temps. Nous sommes si jeunes, Felix.

— Tiens donc ? Pourquoi on se marie, alors ?

Elle le scruta pour tenter de comprendre s'il était vraiment sérieux. Il semblait avoir dégrisé d'un coup. Les noces devaient avoir lieu un mois plus tard, et si jusqu'à présent elle les avait attendues avec impatience, elle n'était soudain plus aussi sûre d'elle. Ils s'arrêtèrent dans la Zwiestädter Straße, devant le porche du numéro 8. La façade grise était toute sombre, seul un faible éclairage perçait d'une fenêtre du troisième étage. Gisela savait que sa mère l'avait laissé allumé pour elle. De toute façon, elle était sûrement une fois de plus incapable de dormir, attendant le claquement de la porte.

— On ferait mieux d'en reparler une autre fois.

Quand il se pencha pour l'embrasser, elle garda les lèvres serrées. Remarquant son humeur froide, il murmura avant de se détourner pour repartir :

— Bonne nuit, dors bien.

Le cœur gros, Gisela monta les marches menant chez elle en repensant aux paroles de sa mère : « Ne vous séparez jamais sur une dispute. »

C'était pourtant exactement ce qu'ils venaient de faire.

Therese

Therese n'avait qu'un souvenir très vague de sa tante Edith, plus basé sur les récits et les descriptions de sa mère que sur des rencontres réelles : elle ne l'avait vue qu'une fois, petite. Elle fut d'autant plus étonnée de la reconnaître sur-le-champ au milieu de la foule qui descendait du train en provenance de Hambourg. Edith était la fille de Salomon Liebermann et de la grand-tante de Therese, Cécilie, elle-même sœur de son grand-père Richard Feltin. La jeune fille s'étonna de voir à quel point la femme mince et élégante qui venait vers elle sur le quai correspondait à l'image qu'elle s'en était faite. Elle portait une ample cape beige clair et un petit chapeau posé de biais sur ses cheveux courts. Tout près d'elle avançait une femme plus petite, fluette, aux cheveux relevés en chignon, dont la posture très droite lui donnait l'air d'une ballerine. Elles ressemblaient toutes deux à l'idée qu'elle avait de New-Yorkaises cultivées. Même Therese s'aperçut que leurs vêtements étaient d'excellente qualité.

— Elle vient avec une amie, pas un mari ! murmura-t-elle.

Elle se tourna vers son demi-frère Felix, debout près d'elle. Il haussa les épaules.

— Elle a juste écrit qu'elle viendrait accompagnée, sans préciser de qui.

— Mais j'ai réservé une chambre double, à la pension ! J'espère qu'ils pourront la changer en deux simples, chuchota-t-elle.

Felix regardait droit devant lui, impassible. À mesure que leur tante approchait, un mélange de joie et de tension envahit Therese. Comment se passeraient ses retrouvailles avec la cousine de sa mère ?

Quand elles ne furent plus qu'à un mètre l'une de l'autre, Edith s'arrêta et ouvrit les bras. Le destin n'avait pas toujours été tendre avec elle, et pourtant les années semblaient avoir passé sans laisser beaucoup de traces. Elle devait avoir cinquante-cinq ans, un peu plus que Charlotte. Malgré sa peau très fine, translucide, elle n'avait pas une ride. Sur son visage de forme classique, sa lèvre supérieure en forme de cœur n'était sans doute plus aussi pleine que jadis. C'était, avec les yeux bleu clair typiques des Feltin, la seule ressemblance entre les deux cousines.

— Therese, Felix ! s'exclama-t-elle.

— Tante Edith !

Elle serra d'abord longuement Therese dans ses bras, puis s'éloigna un peu pour la regarder. La jeune femme crut deviner ses pensées en la voyant observer ses yeux marron, ceux de Leo, et la cicatrice près de son oreille. Toutefois, elle ne fit aucun commentaire et se tourna vers Felix :

— Quel beau et grand jeune homme tu es devenu ! De qui tiens-tu donc tes bouclettes ?

Elle tendit la main vers ses cheveux mais la recula en le voyant tressaillir.

— Mon filleul que je n'ai presque jamais vu. Tu étais un bébé adorable, et voilà que tu te maries déjà.



14089

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 1^{er} avril 2024

Dépôt légal avril 2024
EAN 9782290384244
OTP L21EPLN003413-552376

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion